Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 49 (1969-1970)
Heft: 5: Die Fremdarbeiterfrage

Artikel: Les lettres romandes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-162306

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Kulturelle Umschau

Les lettres romandes

DE CHARLES-ALBERT CINGRIA À C.-F. RAMUZ

«Charles-Albert Cingria est un grand écrivain français qui est mort à l'âge de soixante-douze ans sans que personne s'en aperçoive...»

C'est Jean Paulhan, qui fut directeur de la *Nouvelle Revue Française* et grand seigneur des lettres qui définit ainsi en une phrase le curieux destin d'un curieux poète. Poète? On voudrait se corriger aussitôt, chercher la définition d'un homme indéfinissable: il faut y renoncer.

Pour le grand public, dans la mesure où le grand public connaissait seulement son existence, cet instable n'était qu'un farfelu dont on lisait au hasard de quelque gazette des réflexions saugrenues. Pour les intellectuels *sérieux*, Cingria était amusant, plein d'inventions insolites, un *baroque* de la décadence, bourré de connaissances encyclopédiques mais inclassable, et se moquant doucement du monde avec, parfois, de grandes fureurs et des indignations dont on ne savait jamais si elles étaient feintes ou sincères tant il aimait les jeux de scène. Restait la petite chapelle des oh! et des ah! qui voyait en Charles-Albert le dernier cri de la fantaisie, la source inépuisable de trouvailles rares et le plus profond des philosophes sous la gouaille de l'enfant gâté. La chapelle n'a jamais fait un public. Paulhan a raison, qui accueillait pourtant dans sa revue les chroniques de ce cycliste des grands chemins: Cingria est mort sans que personne s'en aperçoive. C'était en 1955.

Aujourd'hui, on publie, en 10 volumes considérables, ses *Oeuvres complètes*[1]. – Comment? Il avait donc tant écrit! Et oui, dix volumes de trois à quatre cents pages, pour recueillir la moisson d'une vie, fabuleux herbier où les espèces les plus rares voisinent avec les plantes communes. Des centaines d'articles; des plaquettes, dont la plupart étaient introuvables; ses livres enfin, car il lui est tout de même arrivé d'aller jusqu'au bout d'une entreprise. Pas très souvent. S'il a tant aimé les chèvres c'est qu'il en avait les humeurs fantasques.

Je l'ai entendu une seule fois prononcer une conférence. Du moins, les affiches annonçaient-elles une manifestation de ce genre. Nous étions une vingtaine d'auditeurs, un peu gênés d'être si peu nombreux. Il sut d'abord se faire attendre assez longtemps puis roula, plus qu'il ne marchait, jusque devant la table et la carafe d'eau indésirable. Il était petit et gros, tout en rondeurs, la tête, les épaules, le ventre et les jambes. Quand il fut assis, il se mit à ressembler à un gros chat persan, avec des yeux mystérieux qu'ombrait un béret basque. Il finit par enlever le béret, tira posément, de la poche intérieur de son veston, une feuille de papier: son texte. Nous nous sommes vite aperçus que c'était un feuillet de correspondance tel qu'on pouvait en acheter dans les petits magasins de village: quatre pages soigneusement lignées. Une courte lettre, de lui à nous... Il lut donc ces quatre petites pages; il y était question de la rue Bonaparte (Cingria y habita de longues années) et de ce que l'on peut apercevoir du monde du haut d'un quatrième ou cinquième étage de Paris. Cela dura bien deux ou trois minutes grâce aux commentaires. Puis, la dernière ligne étant lue, Charles-Albert demanda à ses vingt

auditeurs ce qu'ils étaient venus faire-là? – Vous écouter... – Bon... Et il se mit à parler de la Turquie, qui lui était chère, apparemment, du Bosphore, de la mer Egée, de la flotte anglaise et de tout ce qui pouvait bien traverser son esprit. Il allait d'un petit pas allègre et paisible à travers des souvenirs ou des inventions, comment le savoir, sans se presser, sans grand plaisir, visiblement, mais il faut bien gagner son pain de chaque jour et l'organisateur de la «conférence» lui avait certainement demandé de parler pendant au moins trois-quarts d'heure. Alors, il s'efforçait, calmement, de remplir ses obligations. De la mer Egée, nous avons dû faire quelques incursions vers l'Abbaye de Saint-Gall et le chant grégorien; Notker était son dieu, son psautier: sa Bible. Nous avons dû accompagner un instant la reine Berthe sur les chemins de sa chère Bourgogne. Dieu sait où nous ne sommes pas allés.

Et brusquement, ce fut fini. Au milieu d'une phrase (du moins, il me semble que c'était bien ainsi), il se leva, remit son béret basque, se frictionna un peu la bouche du pouce et de l'index, et précisa que nous en avions eu pour notre argent, bien que la demi-heure ne fût pas tout à fait accomplie, qu'il était malade, que, du reste, il y avait beaucoup de malades dans la ville parce que le temps était mauvais et que lui se sentait fatigué... Nous devions l'être aussi. Et disparut dans cette espèce de roulement d'épaules qui me fait penser, à distance, à la fuite d'un blaireau.

Ainsi était-il, moitié par malice, par ruse, moitié par tempérament: instable, insolite, incapable de la moindre discipline, vivant dans des contradictions effarantes, passant à travers toutes les opinions philosophiques, ce dont témoignent mille textes ici rassemblés. Il défendit aussi bien, selon l'époque et les circonstances, l'*Action française* que la politique de Staline. Il ne se renia jamais car il s'était établi dans le transitoire. Aujourd'hui a raison contre hier – ou l'inverse, selon les humeurs – mais il apporta une verve, une drôlerie, une vivacité si extrêmes à tout exprimer que nul ne saurait lui reprocher sérieusement ses exercices d'une incomparable virtuosité intellectuelle et morale.

A mons sens, l'on a eu tort de tout retenir. *Oeuvres complètes*... Faut-il vraiment qu'y figurent les moindres billets? Il ne me semble pas que l'on serve leur auteur en reprenant des articulets visiblement bâclés dans le plus profond ennui. Toujours ce cruel besoin de manger, de boire... Il me semble que l'on noie, au contraire, des perles du plus bel orient dans un flot où parfois le journalisme l'emporte sur la poésie.

Il reste que cette publication fait événement. Nous avons pu relire des proses qui nous avaient enchanté et dont le charme ne s'est point évaporé. Nous avons retrouvé les longues tresses de la reine Berthe, les musiques de Fribourg et les villages du Haut-Rhône. L'humour grinçant accompagne l'émotion la plus tendre. La naïveté la plus concertée nous montre à neuf ce qui paraissait usé à nos yeux. Là, Paulhan a raison, Charles-Albert Cingria fut un grand écrivain.

Comme il est présent, aussi, dans l'immense étude que le professeur Gilbert Guisan poursuit depuis des années sur *C. F. Ramuz, ses Amis et son Temps*[2]! Le cinquième volume vient de paraître: il est tout aussi passionnant que ceux qui l'ont précédé.

Les amis de Ramuz? Presque tous ont laissé un nom dans nos lettres romandes et l'on se prend à dire que ces débuts de notre XXe siècle furent le temps d'une véritable renaissance. Il y avait d'abord Adrien Bovy, qui fut l'un de nos meilleurs critiques et historien d'art, Alexandre Cingria, peintre mais aussi écrivain, Alexis François, Edmond Gilliard (qui vient de mourir à quatre-vingt-quatorze ans), Gonzague de Reynold, encore vaillant alors qu'il s'approche de la neuvième décennie de son âge, Henry Spiess, le poète, Auberjonois, Ansermet, Robert de Traz... Surtout, il y avait Charles-Albert Cingria, le frère du peintre, l'enfant terrible de cette pléiade...

Le professeur Guisan, évoque (Volume IV) l'une des tentatives les plus intéressantes de ce groupe d'écrivains enthousiastes: la publication d'une revue où s'exalte

un esprit nouveau: *La Voile latine*. Le premier numéro porte la date d'octobre 1904. A propos d'une exposition de peinture dont il rend compte, Ramuz y définit, en somme, l'esthétique du groupe. Dans ce pays d'écrivains-pasteurs-moralistes, il ose écrire: «Une œuvre d'art a pour fonction d'être belle: et rien de plus...» Il décrète la mort des Muses qui vont à l'école du dimanche en pèlerines de drap noir. Voici une génération courageuse partie à la conquête de la pure beauté...

La Voile latine fut, en effet, une belle et noble aventure. Quelle effervescence dans un pays voué au gris! Il faut lire tant de lettres que l'on trouve réunies dans les volumes de *Ramuz et son Temps* pour comprendre ce que cette fermentation avait d'excitant. L'une de Reynold à Ramuz, en 1905, est un véritable appel à une grande bataille littéraire. «Nous devons faire notre Hernani», dit-il à celui qu'il estime capable de frapper un grand coup sur une scène romande. Ah! Le beau temps! Et comme ils s'entendaient bien, au départ, les jeunes poètes de *la Voile latine!*

Ils vont, hélas! se brouiller bientôt. L'entrée de Robert de Traz à la rédaction de la revue entraîne une nouvelle ligne de marche. La modification n'est pas sensible tout de suite. La revue connaît des heurts mais enfin, elle se maintient jusqu'en 1910. La crise éclate alors, politique, littéraire, religieuse. Charles-Albert Cingria en fut, en somme, l'acteur principal.

Dès sa rencontre avec Ramuz, il s'était montré «insaisissable Mercure toujours ailleurs qui ravit par ses lettres, agace vite par sa présence; un ‹loufoque› qui en impose; annonce qu'il abandonne la musique pour les lettres...» Un peu plus loin, Guisan reproduit cette note, à propos de Charles-Albert: «Il est hésitant et variable, il parle d'aller à Rome, puis il s'embarque à Naples et revient pour l'été à Genève... Exclusif et ombrageux... Il est le plus près de l'art pur...» Plus tard encore, Georges de Traz écrit de lui: «Ce bougre-là a un don du style qui m'enchante et me stupéfie...» Bref, ce camelot du Roy va créer le drame où disparaîtra la revue.

Entre lui et de Traz, les oppositions sont trop évidentes. Le calvinisme contre le baroque... Les deux frères Cingria estimant la revue trop protestante (en gros) s'insurgent. Une «Lettre ouverte» de Charles-Albert met le feu aux poudres. De Traz défend «quatre siècles de parasitisme dissident»... Quant à Reynold, il laisse faire et cet «éclectisme (est) criminel». Nous connaissons surtout la querelle par les lettres de Charles-Albert à Ramuz, alors à Paris (1910). Mais toute la correspondance est là, rassemblée comme miraculeusement par Guisan. Quel divinité est commise à la conservation des billets littéraires?

Bref, il y eut bataille. On veut dire: un véritable échange de coups, entre de Traz et Cingria, puis une agression de Cingria sur Reynold... Il n'y allait pas de main morte, le bougre! Il faut l'entendre conter à Ramuz son empoignade avec de Traz: «... Il s'avance au milieu du salon, canne levée, moi je prend un pique feu, je fonds sur lui. Je lui arrache sa canne. Mon pique feu tombe par terre et mon lorgnon avec. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre et puis nous avançons sur le tapis sans nous flanquer des coups paralysés par une tactique de mutuelle défensive... De Traz me tombe dessus. Je le mords au bras jusqu'au sang à travers son sale pardessus amadou...» Ramuz a dû bien s'amuser.

Voilà bien l'une des dernières guerres de religions sanglantes entre le calvinisme et le catholicisme, ici curieusement maurassien. Ce fut, hélas! la fin de *la Voile latine*.

Concernant les relations de Ramuz et de Charles-Albert Cingria, par la suite, il faudra attendre les deux derniers volumes annoncés de l'œuvre de Gilbert Guisan. Pour autant que nous en puissions juger en l'absence de tout témoignage précis, nous dirions que la bohème du poète-musicien-voyageur amusait le solitaire de Pully plus qu'elle ne lui en imposait, vraiment. Ne vivait-il pas, lui, les deux pieds sur la même motte, et travaillant avec une discipline rigoureuse, chaque jour, alors que le camarade d'autrefois continuait de se disperser en d'inimaginables démarches? Un paysan sourit des frasques mais, au

fond, les condamne. Il faudrait savoir si le retour en Suisse de Charles-Albert, retour obligé pendant la guerre 1939/1945, les rapprocha? Je ne le pense guère. Je connais la généreuse hospitalité de Budry à l'égard de l'ancien compagnon. Je n'ai jamais vu rôder Charles-Albert autour de *La Muette*.

Bref, voilà deux publications du plus haut intérêt bien que tout à fait différentes dans leur dessein. L'une et l'autre appartiennent désormais à notre histoire littéraire.

Maurice Zermatten

[1] Editions l'Age d'Homme. – [2] La Bibliothèque des Arts, Lausanne-Paris.

GOLD OHNE GLANZ

Ein Rundblick über Pariser Theater

Mit viel Gold, viel rotem Plüsch ist das Odéon Théâtre de France restauriert worden. Nichts erinnert mehr an die Stätte revolutionärer Brandreden, als die Studenten vergangenen Mai das Theater besetzten und die Schauspieler dazu aufriefen, ihre Produktionsbedingungen zu verändern. Nichts wurde verändert, nur der Zuschauerraum und das Foyer erfuhren eine totale Erneuerung. Aber der Geist, der in diesem Gehäuse herrschen soll, erfuhr ganz und gar keine. *Das Theater der Nationen* fand dieses Jahr so statt wie eh und je. Es zeigte sich, dass es sich überlebt hat und absterbereif ist, wenn keine neue Konzeption es belebt. Aber Jean-Louis Barraults Nachfolger an der Spitze des internationalen Unternehmens, über welches die französische Regierung nicht nach Belieben verfügen kann, weil es vom internationalen Theaterinstitut (ITI), einem Spross der UNESCO also, ins Leben gerufen wurde, wusste kaum, welche anderen Truppen einzuladen, die Barrault nicht fürs verstrichene Jahr vorgesehen hatte. Sein Gastspiel an der Spitze des Theaters der Nationen ging denn auch mit dieser Saison zu Ende.

Wer zurückblickt und Bilanz zieht, kann nur Negatives feststellen. Es geht dabei nicht darum, dass nur unbedeutende Aufführungen geboten wurden und die Kritik deshalb verstimmt ist. Grundsätzlicher trifft die Feststellung: das Theater der Nationen brachte dieses Jahr nicht nur kaum Spitzenaufführungen an die Seine, sondern bot keine Leistung, die in irgendeiner Form Originalität, also einen Fortschritt der Theaterkunst bezeugt hätte. Treffpunkte der internationalen Bühne gibt es zur Genüge, nennen wir nur London, das seit Jahren ein eigenes Festival besitzt. Das Theater der Nationen hat im Gegensatz zu diesen touristischen, also immer kommerziellen Zielen eine andere Aufgabe. Es soll einen Austausch künstlerischer Erfahrungen und selbstredend auch Leistungen ermöglichen. Aber dazu bedarf es einer Aufgeschlossenheit sowohl der Direktion wie des Publikums; an ihr fehlte es dieses Jahr besonders.

Der frischvergoldete Rahmen gewann tatsächlich Symbolcharakter. Die fortschrittlichen Elemente im Zuschauerraum mieden das Odéon, das ihnen seit Barraults skandalösem Hinauswurf verhasst ist. Die Presse vergass ihn nicht und brachte dem Unternehmen überhaupt Reserviertheit entgegen. Und das vorgeführte Programm konnte sie darin nur bestärken. Was man sah, lieferte den Beweis, dass sich in den meisten Ländern Europas repräsentative Bühnen mit ehrenwerten, aber nicht befeuernden Aufführungen finden. Bühnen, deren Repertoire und Spielweise uns nicht bereichern; Bühnen, die Perfektion auf ihre Art vorzuweisen haben, aber ihre Vollkommenheit lässt kalt und bringt niemanden weiter. Nennen wir Beispiele. Etwa das *Abbey Theatre* aus Dublin, welches die Spielzeit eröffnete. Es brachte unter anderem *Brendan Behans* «*Borstal*